Document généré le 18 mai 2025 17:34

XYZ. La revue de la nouvelle

La dompteuse

Marie-France Prévost

Numéro 19, automne–août 1989

Auteurs de *NYX*

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3520ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Prévost, M.-F. (1989). La dompteuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (19), 69–71.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La dompteuse

Marie-France Prévost

On a dû abattre le lion. Un autre... Un lion superbe, rasé, couvert de tatouages. Le plus féroce de tous ceux que j'ai eus. Cet après-midi, un enfant est passé trop près de la cage. Le bras arraché. La vue du sang ne m'effraie pas. Les cris de l'enfant, par contre, étaient insoutenables. J'avais les nerfs à vif et si j'avais eu un fusil, c'est sur l'enfant que j'aurais tiré, pas sur le lion. Je déteste les enfants. Ils me donnent des maux de tête.

Mon maillot me serre un peu et j'ai défait mon nœud papillon. Ridicule ce costume. Mon nom aussi d'ailleurs: Olga Virnoff. C'est à mourir de rire. Tout ça, c'est de la frime. Mon costume, quand on le voit de près, a l'air minable. Mon nom... Est-ce qu'il existe des gens assez bêtes pour croire qu'on peut réellement s'appeler Olga Virnoff? C'est dément! Même mes seins sont faux. Je dois bourrer mon maillot parce que mes seins sont trop petits. Une magistrale imposture! La seule chose qui est vraie, c'est quand j'entre dans la cage du lion. Soutenir le regard de l'animal qui me déteste. Le forcer à plier sous ma volonté. Le diminuer. Le réduire.

Il va falloir trouver un autre lion. Tatoué si possible. Puissant. Violent. Brutal. Une bête. Un fauve.

*

Les bars que fréquentent les marins se ressemblent tous. Dans toutes les villes. Tous les ports se ressemblent. Je ne veux pas penser aux hommes. La nécessité me pousse à fréquenter ces endroits innommables. Immondes. La réalité n'a rien de poétique et l'odeur de l'alcool, l'odeur des corps qui transpirent, l'odeur des hommes, c'est la réalité.

J'entre dans un bar semblable à tous les autres. Je ne choisis pas. C'est sombre. Il y a de la fumée et ça sent mauvais. Il se produit la même chose à tous les coups: les conversations s'arrêtent et ils me regardent. Les marins. Les apatrides. Les «sans attache». Ils me déshabillent dans leur tête, essaient d'évaluer la taille exacte de mes seins, de deviner la couleur de mes mamelons, la profondeur de mon sexe, celle de mon anus aussi, peut-être... Et enfin, ils se questionnent sur la véritable couleur de

mes cheveux. Je leur facilite la tâche, il faut le dire. Mon bustier est éloquent et ma jupe tellement courte...

Je n'ai pas choisi. Jamais. À chacun son destin. Le mien c'est de dompter; et là où le fouet est inutile, la jupe courte, croyez-moi, est essentielle.

Je me déhanche, indécente. Je m'assois au bar et croise mes jambes pour que ma jupe remonte très haut sur mes cuisses.

On voit bien que je n'ai pas de slip. Je m'en fous. Ils bavent. Comme des bêtes. Ne pas y penser surtout. Ne pas penser à ce qui va se passer.

Boire. Je commande quelque chose de fort pour m'étourdir. J'ai déjà fait mon choix. Il est grand, avec des bras énormes. J'ai mal au cœur à penser que ses mains vont toucher mon corps, que ses doigts vont violer mes replis les plus secrets. Sa langue dans tous mes orifices... Son sexe dans ma chair tendre... Et son sexe forçant mon anus à coups violents, gagnant un centimètre à chaque fois. Mon plaisir. Ne pas penser. Ma douleur. Ne pas penser. Ma honte. Je vais crier si je n'arrête pas d'y penser.

Je déteste les hommes et je n'ai rien choisi.

Je bois. Il le faut. Boire plus. Je dois boire plus à chaque fois. C'est un peu plus difficile à chaque fois.

Il m'a remarquée. Il sait que je l'ai choisi. Depuis toujours. Désigné pour le sacrifice. Il s'avance, arrogant et vulgaire. Il glisse entre les tables. M'offre à boire. J'accepte. Je dois être saoule sinon je ne pourrai pas. Je bois. Il parle. Je n'entends pas. Je souris. Il croit que je l'écoute.

Maintenant, j'ondule comme un serpent, tout contre lui. Le fasciner. Son rire déchire le bruit confus des conversations. Il supporte bien l'alcool. Mieux que moi. Je me frotte sur lui; je suis une bête en rut. Il est souple malgré sa taille. Comme mes fauves. Sa force ne m'intimide pas. Je n'ai pas peur de lui. Pas peur de ce qui va se passer. Peur de rien. Peur.

J'ai trop bu. Envie de pleurer. Envie d'être faible, fragile. Envie d'être à l'abri. Qu'il me protège. De qui? De quoi?

Je me redresse. J'ai toujours un moment comme ça. Un moment où je ne les déteste plus. Un moment où j'oublie que ce sont des bêtes. Une défaillance. Sans conséquence.

Je le regarde droit dans les yeux. Je défais les boutons de sa chemise. Un par un. Son rire immense enterre la musique, fait éclater les verres et disparaître le bar.

Sur son torse, un tatouage superbe, presque une fresque.

*

C'est fait. J'ai vomi. Comme à chaque fois. Son rire me blesse encore les tympans; je sens toujours son sexe dans le bas de mon ventre.

Oublier. J'ai honte. Il m'a prise de force. J'ai joui. J'ai honte. Oublier. De toute façon, on ne choisit pas. Personne. Jamais. Désormais, je suis la plus forte. Pas par choix. C'est écrit. C'est gravé. J'entre en piste dans une minute. La foule est bruyante. J'ai les mains moites.

Ça y est, c'est à moi. J'ouvre la cage. Il me hait. Pour ce que je lui fais. Pour ce que je vais lui faire. Pour ce qu'il m'a fait aussi, peut-être...

Avec mon fouet, je le force à se tenir sur ses pattes de derrière. Il rugit, terrible. Comme jadis, comme cette nuit, quand il riait, le silence s'est fait.

La foule s'est tue, admirative.

Sur la poitrine du lion, bien visible, un tatouage superbe, presque une fresque.

Marie-France Prévost est née à Montréal le 9 décembre 1963. Elle reçoit une formation de comédienne puis complète un certificat en création littéraire. Elle termine actuellement un certificat en scénarisation. «La dompteuse» est le premier texte qu'elle publie.